1
J'adore Anne-Louise Pratt. Je me méfie d'Anne-Louise Pratt.

Ma sœur, je me demande comment elle est encore en liberté. C'est devenu un danger public de l'émotion incontrôlable. Je plaisante mais c'est vrai, ça, les gens qui vous bouleversent à tout bout de champ, on va finir par ne plus les supporter et les enfermer.

Si ça se trouve, ces personnes vont devenir un problème pour la stabilité émotionnelle du pays.

Si ça se trouve, dans peu de temps, le gouvernement va chasser les individus qui représentent un souci pour l'ordre public parce qu'ils éprouvent des choses saugrenues.

Si ça se trouve, plus aucune pensée grotesque ou surprenante ne sera tolérée.

J'espère que ça n'arrivera pas.

J'espère que ça n'arrivera jamais.

J'adore Anne-Louise Pratt. Je me méfie d'Anne-Louise Pratt. Anne-Louise Pratt, c'est ma sœur.

Elle a vingt ans, une allure pas possible, quelque chose entre le canard et le cygne, de grands yeux qui se renversent vers le ciel quand elle réfléchit. Et mon Dieu, qu'est-ce qu'elle réfléchit. Du matin au soir, elle pense à haute voix. Elle éreinte tout le monde, en particulier ses amis, son père, Georges, et sa petite sœur, Alice (c'est moi, Alice). Notre mère n'étant pas concernée puisqu'elle a refait sa vie à l'autre bout du monde et qu'elle se fout éperdument d'Anne-Louise Pratt.

À son boulot, ils l'adorent, ce sont des inconditionnels. Évidemment, elle ne débranche jamais. Elle travaille comme costumière dans un théâtre. Max, le metteur en scène, la retrouve endormie sur des monceaux de soie ou allongée au petit matin contre un décor, l'aiguille encore à la main pour coudre la manche de la robe de Liouba dans *La Cerisaie* de Tchekhov. Max est aussi son petit ami. Je trouve qu'eux deux ensemble, c'est nitro + glycérine. Max est aussi excessif qu'elle. En ce moment, il se balade avec *La Cerisaie* sous le nez sans arrêt. On le croise avec son exemplaire annoté aux quatre coins du quartier, de leur appartement, du nôtre. Il a même surgi dans la bou-

langerie, demandant une *Cerisaie pas trop cuite, s'il vous plaît, madame*, à la boulangère interdite. Je le sais, j'étais avec lui, me retenant de rire. Hier soir, ils étaient invités à dîner à la maison. Au moment de passer à table, mon père a adressé un sourire menaçant à Max :

– Je suis ravi de vous avoir à dîner, Max, mais si vous rangiez Tchekhov dans votre poche juste pour ce soir, je serais très honoré.

Rouge de confusion, Max s'est immédiatement exécuté. Vingt minutes plus tard, il frappait du poing sur la table en tonnant.

– C'est exactement ça, mais oui ! Chérie, a-t-il dit à Anne-Louise, s'endormir dans une robe à peine cousue, prise dans les songes du passé, une aiguille à la main, c'est ça, le personnage de Liouba !

– Mais, Max, je me suis endormie parce que j'étais fatiguée ! a protesté Anne-Louise.

– Qu'importe, Anne-Louise, tu tiens le personnage. Ce n'est pas comme mon actrice principale, a-t-il dit d'un ton amer.

– Max ! a hurlé papa, cette fois.

Max s'est aussitôt levé et s'est incliné vers papa avec cérémonie :

– Toutes mes excuses, monsieur Pratt. Je suis impardonnable. Je me fais votre serviteur à vie.

La haute et, il faut bien le dire, massive silhouette de Max, sa chevelure blonde emmêlée et surtout ses yeux bruns très peinés ont fait céder papa. Il a retenu un sourire pour ne pas perdre la face et a déclamé d'une voix de stentor :

– Rendez-vous donc utile, serviteur, allez chercher la salade en cuisine.

Max a obéi après une nouvelle courbette. Je dois dire que je trouve Max irrésistible. On dirait un gentil géant perdu qui de temps en temps daigne se pencher sur de pauvres affaires humaines auxquelles il ne comprend rien. Je suis un peu amoureuse de lui, j'avoue, mais, par respect pour Anne-Louise, je ne cultive pas ma passion. Je la laisse mourir doucement. Quant au fiévreux intérêt de Max pour le personnage de Liouba dans *La Cerisaie*, franchement, je ne le comprends pas. J'ai toujours eu envie de traîner le visage de Liouba contre un mur en crépi. Ses airs de victime ne m'émeuvent pas une seconde, ils m'agacent au plus haut point. Je déteste les gens qui perdent sans avoir lutté. C'est déshonorant de baisser les armes comme ça. Regarder derrière soi en se plaignant de n'avoir pas eu de chance m'écœure. Mon père est d'accord avec moi, mais nous nous sommes juré que jamais, au grand jamais,

nous ne le dirions à Anne-Louise, encore moins à Max.

Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec Anne-Louise. Pour aller voir l'exposition *Moi, Eugénie Grandet*, de Louise Bourgeois. Je redoute le pire. J'ai essayé de lire *Eugénie Grandet* hier soir mais j'avais tellement la tête à l'envers de voir cette jeune fille se faner sous mes yeux que j'ai abandonné. Résultat, je me suis réveillée ce matin, la bouche entrouverte, bavant comme un escargot sur la page de Balzac où il était écrit : *« Ah ! maman, j'étouffe ! s'écria Eugénie quand elle fut seule avec sa mère. Je n'ai jamais souffert ainsi. »*

Je suis en chemin pour retrouver Anne-Louise, en retard de vingt bonnes minutes, la main crispée sur la barre métallique dégoûtante dans un wagon où un gars joue de l'accordéon sous les regards venimeux de passagers excédés.

Quant à moi, c'est plus Louise Bourgeois qui me fait frémir que l'accordéoniste un peu trop enthousiaste. Anne-Louise m'avait traînée à l'expo Louise Bourgeois à Beaubourg : l'artiste y présentait des œuvres bizarres, des araignées géantes et autres trucs effrayants qui m'avaient serré le cœur sans que je